

**Montesquieu (1689-1755), Feijóo (1676-1764), Cadalso
(1741-1782)
et l'usage de la lettre fictive à l'époque des "Lumières",
ou trois auteurs "réciproquement scandalisés"**

*Conférence donnée par Madame le Professeur Paule Bétérous
A l'Académie Montesquieu, le 15 mai 2017*

INTRODUCTION – Cadre historique.

I – UN INNOVATEUR, BENITO FEIJÓO Y MONTENEGRO.

Théâtre critique universel, 9 volumes de 1726 à 1741.

Lettres érudites et curieuses, 5 volumes de 1742 à 1760.

- A)** "Désabuser les hommes des erreurs communes".
- B)** Diffuser pratiques et sciences fondées sur l'observation et l'expérimentation.
- C)** Réfléchir à ce que l'on doit faire pour être utile au redressement de l'Espagne. Réception critique méprisante en France (*Spicilège* de Montesquieu, c.1750).

II – UN REPRESENTANT DES "LUMIERES", JOSE DE CADALSO Y VAZQUEZ.

Les Erudits à l'eau de rose, 1772.

Lettres marocaines, 1760-1774, très diffusées avant leur édition posthume (1789).

- A)** Education moderne : études à l'étranger, "grand tour", polyglotte. Œuvre inachevée. Vie tronquée.
- B)** Prestige d'un écrivain très lu et connu dans les cercles.
Dans les *Lettres marocaines*, panorama historique et critique de l'Espagne.
- C)** "Esprit", extraits et autres aide-mémoire "qui démentent leur titre" (D'Alembert).
Dans *Les Erudits à l'eau de rose*, satire des méthodes "pour tout savoir sans rien apprendre".
M. le Président de Montesquieu "dans un labyrinthe d'erreurs en vérité absurdes".

- III** **A)** Que doit l'Espagne des "Lumières" à Feijóo et à Cadalso ?
- B)** Comment les "Lumières" n'ont pas vraiment abouti en Espagne (maladresses des ministres).
- C)** Aristocratie et peuple se retrouvent dans un patriotisme superficiel.

CONCLUSION- Le mouvement des "Lumières", commencé sur des idées

rationnelles, donnera des résultats dans le dernier quart du

XVIII^e siècle, mais se trouva ralenti dès 1789.

Si l'on se contentait d'une observation sommaire, on penserait que l'Espagne ne s'est guère signalée dans la pensée critique. Or, en tenant compte des difficultés provenant du contrôle inquisitorial, la réflexion critique a été active non seulement au XVI^e siècle, mais encore à partir des vingt dernières années du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle. A tel point que les historiens actuels¹ assignent à l'époque des Lumières *La Ilustración* en Espagne), les dates de 1680 à 1788, la mort de Charles III.

C'est dire que l'Espagne, contrairement à l'image qu'ont répandue les "philosophes" français, n'est pas un pays resté à l'écart, discordant au milieu du concert des nations. L'effort de rénovation a commencé avant même l'arrivée des Bourbons. La Société de Physique et de Médecine expérimentale fut fondée à Séville en 1697.

En 1700, la dynastie des Habsbourgs d'Espagne s'éteint avec Charles II. La guerre de succession commence. Internationale, elle se double d'une guerre civile. La paix arrive enfin en 1713 à Utrecht et en 1714 par le traité de Rastadt qui établissent Philippe V de Bourbon. L'Espagne se trouve réduite en Europe à ses limites péninsulaires. Elle a même perdu Gibraltar au profit de l'Angleterre.

Le pays, en guerre de façon continue depuis la Guerre de Trente ans (1618), est épuisé, les cultures abandonnées, les industries dévastées. Ne restent environ que sept millions d'habitants dans un pays à peine plus petit que la France. Pour reprendre la célèbre phrase de Cadalso : *A la mort de Charles II, l'Espagne n'était plus que le squelette d'un géant*².

Avec le règne de Philippe V (1700-1746) et surtout pendant le règne de ses deux fils, les treize années de Ferdinand VI (1746-1759) et les vingt-neuf années de Charles III (1759-1788, des esprits cultivés s'intéressent à ce qui se passe au delà des Pyrénées, spécialement en France. Ils comparent l'actualité avec les problèmes qui se posent à eux en matière d'économie, d'industrie, d'enseignement. Ils s'intéressent aux progrès des sciences. Dans tous les domaines, le critère majeur devient l'utilité.

¹ PEREZ (Joseph).- *Histoire de l'Espagne*. Paris : Fayard, 1996, 923 p., p.397.

² CALDALSO (José de).- *Cartas marruecas*, ed. de Tamayo y Rubio, Madrid : Espasa Calpe, 1956, Lettre III, p.16 (*Clásicos castellanos*, n°112), ed. Joaquín de Arce, Madrid : Cátedra 1990, Lettre III, p.89 (*Letras hispanas*) ; Ed. de Nigel Glendinning, Londres : Tamesis, 1970, p.15.

Ainsi, au XVIII^e siècle, des idées débattues dans d'autres pays d'Europe : liberté, justice sans considération de l'origine sociale, tolérance, recherche de la prospérité économique, ont acquis l'adhésion d'une élite, grâce à l'effort remarquable d'une poignée d'hommes résolus qui ont voulu redonner à l'Espagne l'aisance matérielle et la culture.

Cependant, ces partisans de réforme se mobilisent pour une rénovation de l'Espagne, non une révolution. Ils restent attachés au christianisme, ne remettent pas en question la monarchie.

Dans les trois temps de cet exposé, nous insisterons sur les auteurs espagnols, moins connus en France, plutôt que sur Montesquieu dont il y a ici, à des degrés divers, des spécialistes. Dans un premier temps, nous aborderons l'œuvre d'un innovateur, Feijóo, admirateur des Lumières françaises, qui a écrit les neuf tomes du *Théâtre critique* entre 1726 et 1741 et les cinq tomes des *Lettres érudites* entre 1742 et 1760 et sa réception critique en France. Dans un second temps, nous nous intéresserons à Cadalso, admirateur et critique de Montesquieu dans *Les Erudits à l'eau de rose* (1772), auteur des *Lettres marocaines*, entre 1766 et 1774, qui paraîtront à titre posthume en 1789 dans *Le Journal de Madrid*, après avoir beaucoup circulé. Dans un troisième temps, après avoir indiqué ce que doit l'Espagne des Lumières à Feijóo et à Cadalso, nous nous demanderons comment les idées des Lumières, venues de l'aristocratie, à laquelle Feijóo et Cadalso appartenaient, n'ont pas vraiment abouti en Espagne, non seulement à cause de l'hostilité prévisible de certains nobles, mais encore par la résistance imprévue d'éléments issus du peuple.

Apparaissant dans la littérature avec le premier tome du *Théâtre critique* en 1726, cinq ans après la publication des *Lettres persanes*, Benoît Feijóo y Montenegro¹ vécut de 1676 à 1764, soit quatre-vingt huit ans. D'une famille noble de Galice, extrémité nord-ouest de l'Espagne, il renonce à son droit d'aînesse pour étudier. Entré à quatorze ans chez les Bénédictins, il étudie pendant vingt ans dans diverses universités, accumule les titres universitaires, se faisant connaître en même temps par son amabilité. Sa carrière est couronnée par le titre de professeur de philosophie thomiste à l'Université d'Oviedo (Asturies). Dans sa cellule transformée en bibliothèque, laboratoire, salon, il reçoit les érudits, médecins, savants et visiteurs des pays d'Europe.

Son œuvre va constituer une sorte de chasse aux erreurs, qui s'adresse à l'ensemble des lecteurs de son pays. D'où le titre de *Théâtre critique universel*², ou *Discours divers sur toute sorte de sujets pour désabuser les hommes des erreurs communes et ordinaires*, dont un tome, composé d'une quinzaine de lettres fictives, paraîtra presque chaque année. "Théâtre" pris au sens "d'ensemble de pièces composées pour un but spécial"³. Après huit tomes et un supplément, l'œuvre change de titre et devient *Lettres érudites*⁴ et curieuses dans lesquelles, en majeure partie on continue le dessein du *Théâtre critique universel*, combattant ou rendant incertaines plusieurs opinions communes. Cinq tomes paraissent jusqu'en 1760, soit, avec le précédent *Théâtre critique*, quatorze volumes au total. Pendant une vingtaine d'années, Feijóo subit les attaques de ses adversaires, souvent des religieux, qui le dénoncèrent à l'Inquisition. A tel point que le roi Ferdinand VI, pour le protéger et le remercier, le nomma Conseiller d'honneur du roi en 1748, enfin par pragmatique du 23 juin 1750, il interdit toute polémique autour de l'œuvre.

A travers ses ouvrages, Feijóo s'assigne trois missions principales : 1) Combattre les erreurs communes, les superstitions, les dogmatismes. 2) Diffuser des pratiques et des

¹ FEIJÓO, patronyme galicien. Du latin *Phaseolus*, fasséole, variété de haricot. Evolution du mot : chute du *l*, intervocalique ; diphthongaison du *a* en *ei*, chuintement du *s* en *x*, prononcé *ch*. Puis à la charnière du XVIIe siècle, recul du point d'articulation du *x* (*ch*) en *j* (*jota*).

² BENITO (Benoît) FEIJÓO, *Teatro critico, Théâtre critique*, ed. de Daniel-Henri Pageaux, Paris : Ed. du Delta, 1971 (Collection Helgé), XXXVI, 283 p. Choix de textes.

³ Deuxième sens dans le Dictionnaire de Bescherelles aîné (1845). Douzième sens dans le Dictionnaire Littré (1863-1872), Dictionnaire de Robert (1969), I B 7.

⁴ B. FEIJÓO, *Cartas eruditas* (Lettres érudites), *seleccion, prólogo y notas* por Agustín Millares Carlo, Madrid : Espasa Calpe, 1958, (Clásicos castellanos), 4 vol. Choix de textes parus en 1742, 1745, 1750, 1753, 1760.

sciences fondées sur l'observation et l'expérimentation. 3) Réfléchir à ce que l'on doit faire pour être utile au redressement de l'Espagne et y favoriser le progrès, considéré à l'époque comme facteur de bonheur, et proposer des solutions.

- Dès la Préface du premier tome du *Théâtre critique*, Feijóo définit son dessein "combattre les erreurs communes à propos de sujets chaque fois différents"¹, faire abandonner l'erreur par "le vulgaire". Cette démarche militante doit se tempérer de prudence :

*"Je ne m'érigerai jamais en juge dans les questions qui sont agitées entre différentes écoles, particulièrement en matière de théologie"*².

Feijóo, comme plus tard Cadalso, est anti scolastique, mais non athée. Voilà la grande différence entre les réformateurs espagnols et les "philosophes" à la française. Ils critiquent la religion non pour s'en éloigner, mais pour dénoncer ce qui à leurs yeux défigure la vérité, comme les faux miracles, les pèlerinages douteux, la vénération exagérée de certaines statues, la crédulité et toutes les pratiques qui ridiculisent la foi chrétienne. Feijóo ne met pas davantage en cause la monarchie, mais établit comme principe que "C'est le Prince qui est fait pour le peuple et non le peuple pour le Prince". La démarche militante est maintes fois martelée au cours de son œuvre :

*"Mon dessein dans cet ouvrage est de détromper le public sur plusieurs points qui lui sont préjudiciables, parce qu'ils sont reçus comme autant de vérités"*³.

Demandons-nous au passage ce que Feijóo désigne sous le nom de "vulgaire". C'est la part des hommes la plus sujette à tomber dans l'erreur, faute de réflexion, à croire n'importe quelle superstition, bref écrit-il :

*"La partie la plus basse et la plus vile de l'univers rationnel"*⁴.

Feijóo serait-il méprisant ? On trouve des précisions de l'auteur en 1750⁵, *Lettres érudites III* – donc vingt-quatre ans plus tard – quand par ordre royal on ne peut plus l'attaquer. Voici ce qu'il inclut dans la définition du vulgaire (nous traduisons) :

¹ *Théâtre critique, op. cit.*, ed. D.H.Pageaux, p.4.

² *Idem, ibid.*, p.4-5.

³ *Idem, ibid.*, p.5.

⁴ *Idem, ibid.*, p.9, "Voix du peuple".

⁵ *Idem, Lettres érudites, III*, p.15.

"Un grand nombre de brillantes perruques, beaucoup de bonnets vénérables, beaucoup de révérends capuchons".

Nous voilà fixés, autant dire nombre d'aristocrates, beaucoup de professeurs scolastiques des Universités de théologie, de droit et de médecine et les membres des ordres religieux, sans doute franciscains et capucins qui l'avaient dénoncé à l'Inquisition.

Caractéristique de la pensée de Feijóo est le premier chapitre du premier tome du *Théâtre Critique* intitulé *Vox populi*, sans compléter la vieille maxime qui ajoutait *Vox Dei*. Pour lui, le nombre de ceux qui admettent une chose fausse ne la rend pas vraie. Il convient, écrit-il, de :

"Juger de la valeur des opinions par leur poids et non par leur nombre"¹.

Dans les chapitres IX "Eclipses", X "Comètes", XI "Années climatiques", Feijóo lutte contre les idées reçues : comète interprétée comme présage de malheur, éclipse annonciatrice d'événements importants. Il les soumet à un examen critique, sans hésiter, il va ostensiblement se promener pendant une éclipse. Avant d'admettre toutes ces histoires, il s'agit de s'assurer de l'existence des faits, puis de dénoncer les illusions d'imaginaires exaltées et l'imposture des hommes.

Feijóo se dresse par ailleurs contre la fausseté des traditions populaires : fantômes, lutins chers à la Galice et à ses légendes celtiques. Mais il s'insurge aussi contre les histoires colportées par les gazettes, car l'erreur est universelle. Dans sa lutte contre les idées reçues, sans doute se souvient-il de l'*Histoire des Oracles* de Fontenelle (1657-1757), et du *Dictionnaire critique* ou des *Pensées sur la Comète* (1683) de Pierre Bayle (1647-1706), représentants français de l'esprit nouveau, qu'il cite dans ses œuvres. Comme eux, il a voulu examiner les faits, ne rien accepter sans un jugement de sa raison. Ne pas s'appuyer toujours sur les auteurs anciens, ni sur les modernes aveuglés par le prestige des précédents. Une phrase du tome VII du *Théâtre Critique* de 1736 synthétise l'essentiel de sa démarche :

"Moi, citoyen de la République des Lettres, ni esclave d'Aristote, ni allié de ses ennemis, j'écouterai toujours, de préférence à toute autorité privée, ce que me dictent l'expérience et la raison"².

¹ Benito FEIJÓO, *Théâtre critique*, op. cit., ed. D.H. Pageaux, p.7.

² *Idem, ibid.*, p.186.

Dans cette indépendance d'esprit, Feijóo se montre homme du XVIIIe siècle. Ce n'est pas le pédant qui ne jure que par Aristote, mais celui qui se sert de sa raison et revendique le droit de penser librement. Mais bien que Feijóo conciliât esprit scientifique et foi chrétienne, en Espagne, le seul éloge de la pensée scientifique et rationnelle approchait dangereusement de l'impiété.

Le premier tome du *Théâtre critique* se termine par un célèbre "Eloge des femmes", aussi long que trois articles ordinaires. Sans doute Feijóo voit-il dans la façon de traiter les femmes le comble de l'erreur et de l'injustice :

"L'opinion commune du mépris des femmes s'est si fort étendue, qu'à peine admet-on en elles quelque chose de bon [...] Mais la limitation de leur entendement est ce sur quoi on insiste le plus. Pour cette raison, après les avoir justifiées en peu de mots sur d'autres points, j'insisterai davantage sur leur aptitude pour toutes sortes de sciences et de connaissances élevées [...] Si l'on examine la généalogie de leurs désordres, ne trouve-t-on pas qu'ils tirent leur première origine de la sollicitation des hommes ? [...]"¹.

- Il ne suffit pas de désabuser les hommes des erreurs communes. Feijóo voit dans l'obligation de diffuser des pratiques et des sciences nouvelles une mission de salut public. Non des sciences théoriques, mais des sciences fondées sur l'observation et l'expérimentation. Il ne va procéder ni en philosophe, ni en savant au sens moderne, mais en vulgarisateur.

Parmi les questions qui l'intéressent le plus, il convient de signaler la médecine. Dès sa jeunesse, il avait observé ou expérimenté sur lui-même des recommandations de médecins scolastiques dont il n'avait pas vu le bien fondé. Cela ne l'empêche pas de lire des traités de médecine, dont de gynécologie à laquelle on ne s'intéressait guère en Espagne. La lutte contre les médecins scolastiques n'occupe pas moins de trente lettres. Feijóo veut que le médecin parle avec le malade, au lieu de s'enfermer dans sa science incertaine. La saignée, la diète, la purge, l'abus de médicaments contestables et autres pratiques dévastatrices entraînent sa réprobation. Il rapporte des guérisons là où l'on n'avait pas utilisé ces procédés et où l'on s'était laissé guider par le bon sens. Il estime que les médecins ne sont pas bien formés. On ne leur enseigne pas l'anatomie, ils la remplacent par des théories. Au contraire, en 1733, dans le Ve tome du *Théâtre critique*, il est heureux d'annoncer, pour la première fois en Espagne, l'inoculation pour se prémunir de la variole.

¹ B. FEIJÓO, *Théâtre critique*, op. cit., *ibid.*, p.178. Cet article a été traduit librement, en 1755, par le célèbre abbé Prévost. Il existe une traduction exacte et bien venue par Jean de Ferreras dans *Sommets de la littérature espagnole du Xlle au XIXe siècle*, collection publiée sous la direction de Jorge Haldas et José Herrera Petere, Lausanne ; ed. Rencontre 19, 1962, T.X, p.23-97.

Avec regret, il dénonce le manque de chirurgiens et d'oculistes. Pour se bien porter, une hygiène de vie sans excès lui paraît essentielle. Mais en 1742, dans le 1er tome des *Lettres érudites*, Feijóo dénonce encore l'impéritie des médecins. Certains ne restent-ils pas attachés à la manie d'inhumer les prétendus défunts moins d'un jour après le décès, ce qui a pour conséquence périodique d'enterrer des gens vivants¹.

Pour traiter dans son œuvre de sujets variés, Feijóo s'est nourri de l'histoire et de sujets débattus dans l'actualité européenne. Il a lu les œuvres de l'abbé J. Antoine Nollet (1700-1770) physicien (endosmose), de l'abbé Gabriel de Mably (1709-1785), historien écrivain politique, précurseur de la Révolution, frère de Condillac (1715-1780). Les noms de ces auteurs montrent l'orientation étrangère de Feijóo et le parti d'être "moderne" au sens de la Querelle des Anciens et des Modernes (1687-1714), d'abord dans sa décision d'écrire son œuvre en castillan (qui n'était pas sa langue maternelle) et non en latin :

*"Un des motifs que j'ai eus pour écrire en castillan cet ouvrage [...] a été de montrer que pour écrire dans toutes sortes de matières, le seul idiome naturel suffit par lui-même, sans qu'il soit besoin du secours d'aucun autre, à l'exception toutefois de quelques termes techniques dont l'emprunt réciproque est indispensable entre nations"*².

Il y avait pourtant un grand inconvénient à ne pas écrire en latin. En effet, les œuvres en langue vernaculaire sont accessibles à un nombre plus importants de lecteurs, hommes qui n'ont pas suivi d'études universitaires et femmes qui n'ont pas accès aux collèges. Ainsi, l'Inquisition surveillait et punissait plus sévèrement ces œuvres. Nous n'y pensons plus aujourd'hui mais par son choix, Feijóo courait un risque, du moins pendant les vingt-cinq premières années de sa carrière littéraire.

L'orientation étrangère était alors un sujet problématique. Feijóo estimait que l'histoire du "Siècle d'Or" présenté dans un dessein apologétique, risquait d'entraîner à l'admiration partielle et au repli sur soi, alors qu'il voyait dans l'histoire un moyen de redonner courage aux Espagnols en vue d'une renaissance du pays. D'après lui, les jeunes gens doivent s'ouvrir aux cultures étrangères par des voyages dans les pays plus avancés en connaissances économiques et scientifiques que l'Espagne : France, Angleterre et à un degré moindre l'Allemagne. Cet intérêt ne l'a jamais incité à "suivre" un modèle étranger. Or, la gallomanie (*afrancesamiento*) règne depuis l'arrivée des Bourbons, souvent par

¹ B. FEIJÓO, *Lettres érudites*, T.IV, I, Ed. Augustín Millares Carlo, Madrid : Espasa Calpe, 1958, 236 p. P.3, "Enterrements prématurés".

² B. FEIJÓO, *Théâtre critique*, ed D.H. Pageaux XI, *op. cit.* "Langues castillane et française, p.151-152.

engouement pour la mode chez les gens les moins cultivés. La France est devenue un modèle pour s'habiller, recevoir... et utiliser des gallicismes infondés, comme font les "petits-maîtres" auxquels s'attaquera Cadalso. Il veut des traductions d'ouvrages étrangers, non une imitation servile. Il veut moderniser l'Espagne, en écartant le patriotisme exclusif.

- Après s'être adressé à un public mêlé quand il combat les "erreurs communes", puis à des gens plus instruits et d'une certaine aisance pour diffuser ses idées sur les sciences modernes, Feijóo s'est adressé à l'élite réformatrice, celle des milieux plus influents, proches de la Cour, aux hommes qui peuvent proposer des réformes dans l'économie, l'industrie et suggérer de grands travaux.

La notion d'utilité au XVIIIe siècle en Espagne est capitale. Il écrit :

"L'homme le plus méprisable est celui qui n'est pas utile à son pays".

Cette utilité doit se matérialiser dans des réformes, car la dévastation de l'Espagne après les guerres a entraîné un abandon quasi complet des activités humaines. De là provient une grande délinquance parmi la population. Dans un article de vingt-cinq pages, Feijóo estime qu'il faut mettre au travail, même en les forçant, les déserteurs du travail¹. On a besoin de construire des hospices pour les pauvres, mais aussi de poursuivre les voleurs. Mendicité et oisiveté sont les plaies de l'Espagne et pour mettre les Espagnols au travail, il n'y a pas à hésiter à réduire le nombre de fêtes chômées.

Autre action à entreprendre, la réforme de la justice. Feijóo dénonce la vénalité des magistrats qui font traîner en longueur les procès² et demande l'abolition de la torture. Il réclame une meilleure organisation de l'armée : suppression du logement des troupes chez l'habitant, source de désordre ; interdiction des duels, occupation favorite des officiers.

Mais le problème le plus grave reste celui de l'agriculture. S'impose d'abord l'abolition de la Mesta en Castille, qui protège l'élevage des mérinos au détriment des terres cultivables. Feijóo a laissé une évocation de la condition paysanne qui, dans son horreur, rejoint les pages de La Bruyère dans *Les Caractères*, une quarantaine d'années plus tôt :

¹ B. FEIJÓO, *Théâtre critique*, T.VIII, 12, "Honneur et avantage de l'agriculture", *Clásicos castellanos*, T3, p. 209-252 ; T. III, 11, "Balance d'Astrée", *Clásicos castellanos*, T2, p.77-101.

² *Ibid.*, T.III, 11 (1729), "Balance d'Astrée", *Clásicos castellanos*, T2, p.77-101.

"Peu de gens plus faméliques et plus dénués que les paysans. Des loques couvrent leur corps ou plutôt le découvrent, tant elles sont en lambeaux. Leur maison est aussi détériorée que leur vêtement, de sorte que vent et pluie y entrent comme chez eux. Pour nourriture du pain noir et à peine de laitage ou quelque vil légume sec, mais tout en quantité si minime qu'à peine une fois dans leur vie se lèvent-ils de table sans faim. S'ajoute à ces misères un travail physique, continu et très rude, de l'aube à la tombée de la nuit. Que l'on se demande si la vie des paysans ne serait-elle pas plus pénible que celle des délinquants que la justice condamne aux galères ?"¹.

En avançant dans son texte, Feijóo présente des propositions de plus en plus concrètes sur la rationalisation de l'agriculture, de la plus évidente à la plus complexe. Par exemple, mettre en chantier la rectification du cours des rivières pour favoriser l'irrigation ou empêcher les inondations. Plus important serait d'installer des colonies d'agriculteurs pauvres sur des terres qui restent vides, faute de bras. D'ailleurs, une meilleure répartition de la population empêcherait que bois ou friches soient infestés de brigands. On peut signaler que cinq ans après la mort de Feijóo en 1769, quand le conte d'Aranda fut nommé ministre, il chargea le célèbre Olavide (1725-1803), intendant de Séville, de cette mission. Plusieurs villages furent créés avec succès – ils existent encore, comme La Carolina dans la Sierra Morena en Andalousie. Enfin, bon observateur et connaisseur de la campagne, il demande de substituer au labourage avec des mules, le labourage avec des bœufs et de reconstituer les pâturages disparus. Les mules sont trop chères, plus difficiles à nourrir, il faut les ferrer, c'est un animal qui ne sert ni à l'alimentation, ni à l'industrie du cuir. De plus, elles ne tirent pas le soc assez profondément, ainsi les graines sont-elles emportées et dispersées. Nous traduisons :

"Ne serait-il pas mieux d'élever des bovins pour labourer que pour les massacrer sur les places publiques, parfois avec mort d'hommes et de chevaux ?"².

Feijóo ne pense pas qu'en paysan, mais aussi en homme des Lumières saisissant l'occasion de condamner les courses de taureaux, coutume de temps barbares. Nous verrons plus loin l'importance de cette question.

Pour terminer ce survol de l'œuvre de Feijóo, parlons brièvement de sa réception critique. En 1742, un militaire français qui avait vécu en Espagne, Vaquette d'Hermilly, traduisit le premier tome du *Théâtre critique* paru en 1726, en fit un texte lourd non dépourvu de contresens. *Le Mercure de France* donna des comptes rendus seulement des trois premiers tomes. A part les recensions de ses confrères, bénédictins ou jésuites, du

¹ B. FEIJÓO, *Théâtre critique*, VIII, 12, "Honneur et avantage de l'agriculture", *Clásicos castellanos*, T.III, p.234.

² *Ibid.*, p.250.

Journal de Trévoux ou du *Journal de Verdun*, la presse française, faute de traduction correcte, ne montra pas beaucoup d'intérêt pour Feijóo. En 1745, au bout de dix-neuf ans, des réserves apparaissent dans le *Journal des Savants*. Pour ce périodique, Feijóo traite de sujets qui prouvent le retard de l'Espagne, car de telles préoccupations ont déjà été abordées en Europe. En effet, Feijóo a commencé à écrire en 1726 et il est à son onzième tome en 1745, alors que les Français s'obstinent à ne tenir compte que du premier volume. Le seul grand nom de la littérature française qui en parle, Montesquieu, le vilipende. Dans son *Spicilège* en 1750, il reprend l'opinion du *Journal des Savants* :

"Un colonel espagnol [sic] dit qu'un bénédictin a fait un livre sur les préjugés du peuple, très bien écrit en espagnol, que tout le monde lisait [...] Ces ouvrages sont des compilations immenses [...] Il attaque certains faux miracles, certaines révélations, certaines pratiques et fait voir que vox populi n'est pas toujours Vox Dei, mais très souvent la mère de l'erreur [...] J'ajoute que le moine bénédictin a beaucoup écrit contre les médecins et qu'il est un nouveau Molière ; je crois que les livres dont il parle sont très bons pour l'Espagne et seraient misérables dans des pays plus éclairés"¹.

A la lecture de ces lignes, on remarquera que Montesquieu ne semble guère au courant de l'actualité, puisque le premier tome du *Théâtre Critique* a paru un quart de siècle plus tôt. Deuxièmement, Montesquieu qualifie cette œuvre "*d'immense compilation*". C'est précisément l'accusation utilisée devant l'Inquisition par les moines dénonciateurs de Feijóo, lequel l'a réfutée sans difficulté. Troisièmement, Montesquieu ne retient que l'article *Vox populi* qu'il a préféré peut-être parce que Feijóo y critique certains faits religieux. Mais notre compatriote, en se contentant du premier chapitre du premier tome, est-il allé assez loin pour porter un jugement d'ensemble sur une œuvre qui comporte en 1750 douze volumes ? Quatrièmement, Montesquieu confondrait-il les genres littéraires en comparant Feijóo à un nouveau Molière ? Ou encore, commettrait-il un contresens sur le mot "théâtre" tel qu'il est employé par l'auteur espagnol ? Tout cela ne l'empêche pas de juger que Feijóo ne possède pas les instruments pour traiter son sujet, puisque ses références "misérables" ne peuvent intéresser qu'un pays attardé. Bref, après s'être embrouillé lui-même, Montesquieu embrouille ses lecteurs au lieu de les éclairer. Nous reviendrons plus loin sur le type d'information dont se contentait Montesquieu.

Contrairement à l'accueil mitigé, dirons-nous par euphémisme, qu'elle a reçu en France par des lecteurs ignorants de la situation historique outre-Pyrénées, l'œuvre de Feijóo obtint tout de suite en Espagne une large audience. Les esprits éclairés voyaient combien manquaient des ouvrages analysant les causes de la décadence espagnole, le

¹ MONTESQUIEU, *Œuvres complètes*, Paris : Seuil, 1964, *Spicilège*, p.433-434.

retard par rapport aux autres états d'Europe en matière d'opinion, d'organisation du pays, spécialement dans l'économie où sont ruinées l'agriculture et l'industrie. Mais tous n'étaient pas aussi réceptifs, même en Espagne. Au détour d'une phrase, Feijóo en fait le reproche à ses lecteurs, dans la huitième lettre du premier tome des *Lettres érudites*, en 1742, soit le dixième volume de son œuvre qui en comportera quatorze. Nous traduisons :

*"Alors que tout le monde lit avec plaisir mes écrits, on ne voit personne mettre à profit leurs avis les plus importants"*¹.

- Passons à l'un des héritiers de Feijóo, Joseph de Cadalso y Vázquez (1741-1782), né en Andalousie quand l'Espagne commence à évoluer grâce à des hommes comme Feijóo. Cadalso a joui du prestige de représentant des Lumières en Espagne.

De petite noblesse, Cadalso fut dès son enfance privé de famille. Son oncle maternel, jésuite, se chargea de son éducation et l'envoya à neuf ans à Paris, au prestigieux collège Louis le Grand. Après un voyage à Londres et en Hollande, il complète à Madrid, de dix-sept à dix-neuf ans, ses études au Séminaire des Nobles récemment fondé par le roi Philippe V. Cadalso fait un nouveau voyage en Europe, sans doute en France et en Angleterre dont il connaît parfaitement les langues, achevant à sa manière le "grand tour" des jeunes gens de l'aristocratie. Ainsi Cadalso acquiert avant l'âge de vingt ans une bonne connaissance de l'étranger et une vaste et solide culture latine et humaniste. En 1762, il entre dans l'armée, sera fait chevalier du fameux ordre de saint-Jacques de Compostelle et mourra vingt ans plus tard, colonel, au siège de Gibraltar que l'Espagne tentait de reconquérir sur les Anglais.

- Cadalso avait commencé sa carrière littéraire par la poésie et le théâtre et brillé dans les cercles d'"*Amis du Pays*". C'est un auteur classique encore lu aujourd'hui. Il a donné à la littérature une orientation vers l'examen critique de la société dans les années

¹ B. FEIJÓO, *Lettres érudites*, t. 8, *Clásicos castellanos*, t.IV, p.1.

1768-1774 avec les *Lettres marocaines* (*Cartas marruecas*)¹. Il s'agit non d'un roman par lettres, mais d'un essai à trois voix sur l'Espagne de son temps, entre un Espagnol, Nuño, un voyageur marocain en Espagne, Gazel, et un sage resté en Afrique, Ben Beley, donc des hommes de cultures et d'âges différents qui rendent compte de regards croisés sur l'Espagne. Dans cette œuvre, sans doute inachevée, le panorama est surtout historique. Cadalso a recommandé l'étude des sciences positives et cultivé une attitude sceptique pour faire réagir son lecteur, comme il apparaît dans la XIVe *Lettre marocaine*². Nous traduisons :

(De Gazel à Ben-Beley, Gazel écrit ce que Nuño, son ami espagnol, lui a raconté).

"Parmi les mots que mon ami a l'intention de faire figurer dans son *Dictionnaire*, le mot "Victoire" est un de ceux qui exigent le plus d'explication, tant il fait l'objet de confusion dans les gazettes modernes. Pendant toute la dernière guerre – dit Nuño – j'ai lu les gazettes et Mercuries et jamais je n'ai pu comprendre qui gagnait et qui perdait. Les combats, même ceux où je me suis trouvé, m'ont paru des rêves, à la lecture des rapports imprimés et je n'ai jamais su quand nous devons chanter le *Te Deum* ou le *Miserere*. Ce qui suit se passe d'ordinaire.

Deux armées importantes se livrent une bataille sanglante et l'une ou les deux sont défaites ; mais les deux généraux en envoient le récit pompeux à leurs cours respectives. Celui qui en a tiré le plus d'avantage, aussi petit soit-il, inclut dans son rapport un état des ennemis morts, blessés et prisonniers ; des canons, mortiers, drapeaux, étendards, tambours et équipages pris à l'ennemi. A sa cour, on annonce la victoire avec un *Te Deum*, des cloches, des illuminations, etc. L'autre général assure que ce ne fut pas une bataille, mais un petit choc de peu ou aucune importance : que nonobstant la grande supériorité de l'ennemi, il n'a pas refusé l'action, que les troupes du roi ont fait des merveilles ; que le combat a pris fin avec le jour et que pour ne pas abandonner son armée à l'obscurité de la nuit, il s'est retiré méthodiquement. On chante aussi le *Te Deum* à sa cour et on lance des pétards ; et tout reste problématique, sauf la mort de vingt mille hommes qui cause autant d'enfants orphelins, de parents inconsolables, de mères veuves, etc."³.

¹ *Cartas marruecas* (*Lettres marocaines*), publiées dans le *Correo de los ciegos* (*Courrier des aveugles*) de Madrid, du samedi 14 février au 25 juillet 1789. En livre en 1793, Madrid : Sancha. Il existe une traduction française, "Aperçu moral, politique et critique de l'Espagne ou *Lettres Africaines*, par le colonel Don José de Cadahalso, traduites en français par M. Froment Champ, Paris : Imp. De J.J.Gillé Fils, 1808, in 8°, XXVIII, 274 p. L'ouvrage espagnol a été approuvé en 1775 par les censeurs. En 1778, Cadalso demande qu'on lui rende son manuscrit, mais ne le fait pas publier. Edition espagnole à Bordeaux en 1818.

² CADALSO, *Cartas marruecas*, XIV, *Clásicos castellanos*, p.56.

³ CADALSO, *Lettres marocaines*, 1774, XIV, *Clásicos Castellanos*, p.56, ed. *Cátedra*, p.129-130 ; ed. Tamesis, p.50-51.

Comme son prédécesseur, Cadalso est anti-scolastique¹, il éprouve une grande admiration pour son pays, mais dénonce le repli sur soi et se dit citoyen du monde². Il repousse les traditions infondées³, la gallomanie à ne pas confondre avec l'admiration pour la langue française. Comme les réformateurs, il tient l'utilité pour valeur essentielle. Tout individu se doit de contribuer au bien du pays⁴. Il tourne en ridicule l'autorité abusive du *pater familias* qui impose à sa fille, successivement, six mariages plus calamiteux les uns que les autres⁵. Il déplore l'ignorance des sciences, surtout chez les médecins qui ne connaissent ni l'anatomie ni la botanique. Il s'indigne de l'absence d'éducation des jeunes nobles, dont le passe temps reste la barbare course de taureaux.

Voici notre traduction d'une partie de la *Ville Lettre marocaine* :

(De Gazel à Ben-Beley, Gazel écrit ce que Nuño, son ami espagnol, lui a raconté).

"Je me rappelle qu'allant à Cadix où se trouvait mon régiment en garnison, je me trompai de route et m'égarai dans un bois. La nuit tombait lorsque je rencontrai un gentilhomme d'environ vingt-deux ans de belle allure et de belle prestance. Il montait un superbe cheval, portait deux magnifiques pistolets, culotte et justaucorps de daim orné de plusieurs dizaines de boutons d'argent, les cheveux serrés dans une résille blanche, une cape d'été rejetée sur la croupe du cheval, chapeau blanc très élégant et foulard de soie violette au cou. Nous nous saluâmes selon l'usage et lui demandant le chemin que je cherchais, il me répondit que j'en étais loin, que la nuit tombait, le bois était peu sûr, mon cheval fatigué et au vu de tout cela, il me conseillait et me pressait d'aller avec lui à un domaine de son grand-père, à moins d'une demie-lieu [...]

- Quelles études avez-vous faites ? lui demandai-je.

- Aucune, répondit le jeune homme. Dès qu'il sait réciter un romance⁶ et jouer un polo⁷, un noble a-t-il besoin d'autre chose ? [...]"

¹ CADALSO, *Cartas marruecas*, VI et XXI, ed. de J. Tamayo y Rubio, Madrid : Espasa Calpe, p.24, 67, (*Clásicos Castellanos*) ; ed. Glendinning, Londres : Támisis, p.22, 60 ; ed. Joaquín Arce, *Cátedra*, p.96, 140.

² *Idem, ibid*, lettre LXXX, *Clásicos Castellanos*, p.197-198 ; ed. Támisis, p.178 ; ed. *Cátedra*, p.276.

³ *Idem, ibid*, lettre XXXIV, *Clásicos Castellanos*, p.92 ; Támisis, p.92 ; *Cátedra*, p.166.

⁴ *Idem, ibid*, lettre LXX, *Clásicos Castellanos*, p.175, 176 ; Támisis, p.158 ; *Cátedra*, p.254.

⁵ *Idem, ibid*, lettre LXXV, *Clásicos Castellanos*, p.183-186 ; Támisis, p.165-167 ; *Cátedra*, p.261-264.

⁶ Poème national espagnol, composé d'une succession indéterminée d'octosyllabes (*coplas*), assonancés aux vers pairs.

⁷ Air populaire andalou.

(Nuño va de stupéfaction en stupéfaction en apprenant les incartades du jeune homme qui a même tué son précepteur lors d'un exercice de tauromachie. Les deux cavaliers arrivent au domaine où des amis du jeune homme, dans l'attente d'une partie de chasse prévue le lendemain, viennent pour passer la nuit à jouer, manger et boire, chanter et danser en compagnie de gitans et de gitanes).

"Là, j'eus la chance de connaître le dénommé Père Grégoire. A sa voix rauque et caverneuse, ses larges favoris, son gros ventre, ses manières vulgaires, ses jurons fréquents et sa familiarité, il se distinguait entre tous. Son travail consistait à préparer des cigares et les donner de sa bouche, une fois allumés, aux jeunes aristocrates, moucher les chandelles, dire le nom et les mérites de chaque gitane, marquer le rythme en tapant des mains lorsque dansait l'un de ses protecteurs passionnés et boire à leur santé à coup de cruches de vin. Remarquant que j'étais fatigué, on me fit dîner tout de suite et l'on m'emmena à une chambre un peu à l'écart pour dormir, après avoir chargé un domestique du domaine de me la désigner et de m'y conduire. Te raconter les faits et gestes de cette académie serait impossible ou sans doute indécent. Je dirai seulement que la fumée des cigares, les cris et les claquements de mains du père Grégoire, le tapage des voix, le bruit des castagnettes, la dissonance de la guitare, les glapissements des gitanes [...] les aboiements des chiens, les voix discordantes des chanteurs ne me laissèrent pas fermer l'œil de la nuit.

L'heure de partir étant arrivée, je montai à cheval en me disant à voix basse : "Est-ce ainsi que l'on élève une jeunesse qui pourrait être si utile, si son éducation était égale à ses dons naturels ? [...]"¹.

A la fin des *Lettres marocaines*, Cadalso se plaindra de la difficulté pour un écrivain d'éditer ses œuvres (il est en train d'en faire l'expérience pour ce livre dont l'Inquisition examine le début). Ainsi, des ouvrages utiles au progrès de l'Espagne restant cachés, les étrangers s'imaginent, à tort, que rien de neuf n'est conçu au delà des Pyrénées, et les moins bien informés raillent sans nuance.

- Parmi les sujets de critique, Cadalso a beaucoup insisté sur les faiseurs de livres ou d'articles qui traitent d'un sujet sans rien y connaître. Il est vrai qu'au XVIII^e siècle, les hommes veulent paraître au courant, vite et sans effort. Cela a frappé les chercheurs d'aujourd'hui autant que les contemporains. Le critique Pierre Barrière, de la Faculté des Lettres de Bordeaux, a écrit :

"On multiplie les résumés d'œuvres, Extraits, Esprits, imprimés ou manuscrits, et des spécialistes comme Montesquieu en font exécuter de personnels, mais n'hésitent pas à mettre à profit ceux de leurs amis, se donnant le bénéfice d'une érudition facile, de seconde main, au risque d'erreurs de lecture, d'attribution ou de référence. Souvent assez

¹ CADALSO, *Lettres marocaines*, 1774, VII, *Clásicos Castellanos*, p.29-34, Támisis, p.26-30, *Cátedra*, p. 101-106. Sur les courses de taureaux, voir aussi Lettre LXXII, *Clásicos Castellanos*, p.179-180 ; Támisis, p.161 ; *Cátedra*, p.257.

tendancieux, ces écrits déforment, volontairement ou non, la pensée des auteurs, ne serait-ce qu'en isolant les textes recueillis"¹.

Dès le XVIII^e siècle, d'Alembert (1717-1783) qui, en 1757, avait fait l'éloge de Montesquieu, dénonce la qualité insuffisante de ces ouvrages :

"Dans ce siècle où l'on a mis le nom d'Esprit à la tête de tant d'ouvrages qui souvent démentent leur titre, la plupart de nos compilations périodiques pourraient être intitulées l'Esprit des ignorants et des sots"².

En 1772, Cadalso écrit sa première œuvre sur ce sujet, la satire intitulée *Les Erudits à l'eau de rose (Los Eruditos a la violeta)*, car la violette de Toulouse est alors le parfum à la mode chez les Espagnols atteints de gallomanie. Cette charge lui assura le succès et la renommée.

Voici le titre développé de cette satire censée écrite par un professeur, introducteur d'une pédagogie nouvelle : *Cours complet de toutes les sciences, divisé en sept leçons pour les sept jours de la semaine. Publié en hommage à ceux qui veulent tout savoir sans rien apprendre*". Cadalso y raille l'érudition qui n'approfondit pas, quand la recommandation de se cultiver se gâte, chez de jeunes aristocrates oisifs, en simple recette pour briller dans les salons. Ainsi nous présente-t-il la façon saugrenue d'enseigner, à coup de citations apprises par cœur. Le professeur moderne s'exclame (nous traduisons) :

"Heureux siècle [...] où l'orbe est tout éclairé d'un nombre extraordinaire de si profonds docteurs de vingt-cinq à trente ans [...] Plus heureux que tous réunis, moi seul, à qui la fortune, plus que le mérite, a placé sur cette sublime chaire pour réduire à un système de sept jours toute l'érudition moderne ! [...] Comme je me sens transporté par les délicieux applaudissements de tant d'érudits, imberbes, peignés, poudrés, adonisés et parfumés d'eau de lavande "Sans pareille", d'ambre, de jasmin, de bergamote et de violette, d'où mon école tire son nom !"³.

Le professeur qui dédie chaque jour de la semaine à une science différente emporte le succès. Il se voit obligé de répondre aux louanges et aux suggestions que lecteurs et étudiants lui adressent. La première lettre reçue attire l'attention du professeur car elle provient d'une dame⁴ qui demande la traduction des citations en latin et langues

¹ BARRIERE Pierre, "La Vie intellectuelle en France, du XVI^e siècle à l'époque contemporaine". Paris : Albin Michel, 1961, 637 p. (Evolution de l'Humanité), p.315.

² Robert, *Dictionnaire analogique de la langue française*. Au mot "Esprit", 4^o : "choix de textes extraits d'un auteur, destiné à faire connaître l'essentiel de sa pensée".

³ CADALSO, *Los Eruditos a la violeta*. Madrid :Aguilar, 1961 (Crisol), 542 p., p.317-318.

⁴ *Idem, ibid.*, p.401-404, Supplément.

étrangères qu'elle n'a pas pu étudier. Le professeur, pour une fois, se révèle sympathique. Cela vaut au lecteur une série de traductions du latin, du français et de l'anglais fort réussie!. Après Feijóo, c'est le tour de Cadalso de rendre hommage aux femmes et à leur soif de connaître et, par voix interposée, de critiquer la misogynie. Il est intéressant de voir Feijóo membre du clergé, Cadalso membre de l'armée, groupes sociaux réputés d'ordinaire pour leur misogynie, ouvrir leur carrière littéraire en allant à l'encontre de ce que le "vulgaire" pense. Au contraire, dans *Les Lettres Persanes*, on trouve des pages ridiculisant les femmes.

Selon Cadalso, le problème grave du "tout savoir sans rien apprendre" se pose avec le plus d'acuité en Espagne. Dans *Les Erudits à l'eau de rose*, un fanfaron de l'ignorance écrit à son père qu'il a décidé de voyager comme le lui a enseigné son professeur : pour éblouir tout le monde, mais sans sortir de chez lui, en lisant des récits de voyage. Il veut ainsi voir Turin, Dublin, Berlin, Pékin et Nankin, villes choisies sans doute pour l'assonance que cause leur énumération. Voici la réponse du père à l'écervelé (nous traduisons) :

*"Ton projet d'acheter ces récits de voyages imprimés qu'on trouve dans les librairies est puérité pure. Je t'assure que les hommes qui ont écrit avec plus de solidité dans d'autres matières, ont déliré quand ils ont voulu parler des pays étrangers par oui-dire [...]".*²

En lisant ces remarques, gardons présentes à l'esprit les lignes de d'Alembert rappelées plus haut. Nous approchons d'une des origines de l'inspiration satirique de Cadalso et peut-être même de l'inspirateur primordial des *Erudits à l'eau de rose*³, peu exigeant sur l'exactitude de ses sources, pourvu qu'il puisse en tirer matière à faire rire et à dénoncer le prétendu obscurantisme de l'Espagne ? Le père de l'écervelé poursuit sa réponse (nous traduisons) :

"Si tu veux te convaincre de cette vérité, tu dois savoir que M. le Président de Montesquieu, que tu cites si fréquemment sans le comprendre, nonobstant la distinction de son origine, l'éloquence de sa plume, la profondeur de sa science, bref toutes les qualités qui lui ont acquis une renommée si universelle dans toute l'Europe et chez nous [...] manque à toutes ses belles qualités et semble s'être transformé en un autre homme quand il parle de nous par la bouche d'un voyageur. Il commet mille erreurs qui ne sont

¹ *Idem, ibid.*, p.406-453, Traductions.

² CADALSO, *Los Eruditos a la violeta*. Madrid :Aguilar, 1961 (Crisol), 542 p., p.473, Lettres de mes disciples.

³ *Idem, ibid.*, 474 p.

pas nées de son intention, mais des mauvaises indications fournies par des individus peu dignes de traiter avec un homme si insigne en matière aussi grave que la critique d'une nation très illustre en tout temps parmi toutes les autres. Quiconque [...] lira la relation sur l'Espagne écrite par la même plume que celle de *L'Esprit des Lois*, tombera avec elle dans un labyrinthe d'erreurs vraiment absurdes [...]¹.

Son fils, écervelé à l'eau de rose, poursuit le compte rendu de la conversation (nous traduisons) :

" - Monsieur, il est impossible, lui dis-je, qu'un homme aussi grand que lui tombe dans ces erreurs que Votre Grâce appelle erreurs absurdes.

- Eh bien, écoute mon fils, répliqua mon père, écoute certaines d'entre elles et crois bien que je ne te les dis pas toutes [...] La relation entière que fait cet homme d'honneur mériterait sans aucun doute une réponse publique, méthodique et solidement fondée sur l'histoire, le droit, la critique exacte et d'autres bases. Donc, il dit, dans une des lettres de critique qui sous le nom de *Lettres Persanes* sont désormais assez répandues, parmi mille choses fausses les suivantes. Remarquons au préalable que dire du Président Montesquieu qu'il s'est trompé en cela n'est pas nier sa très grande autorité en d'autres matières, car j'ai présent à l'esprit ce que dit le célèbre Espagnol Quintilien qui recommande de parler avec beaucoup de modération des hommes justement célèbres² [...] Il y a eu beaucoup de préjugés de la part de celui qui lui a donné de telles informations et beaucoup de légèreté de la part de celui qui les a écrites sans vérification"³.

La critique de Cadalso, exprimée par la voix d'un sage commence par tant de circonlocutions qu'il semble que tout soit fait pour éviter la polémique. Le père aborde son futur adversaire par des approches d'urbanité. C'est après plusieurs formules d'admiration qu'il va énumérer comme un sottisier ce qu'il a trouvé dans la LXXVIIIe ou LXXVe (selon les éditions⁴) *Lettre persane*, en classant les assertions les plus offensantes pour les Espagnols en sept rubriques dont nous allons donner les exemples 3, 4, 6 résumés.

3 – Montesquieu prétend : "C'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert"⁵ (en Espagne). La réponse est cinglante : "contradiction de l'Histoire". En majorité, les titres ont été gagnés pendant les huit cents ans de la Reconquête contre l'islam ; dans des guerres contre tous les pays d'Europe et sur tous les continents.

¹ *Idem, ibid.*, p.474.

² CADALSO, *Los Eruditos a la violeta*. Madrid :Aguilar, 1961 (Crisol), 542 p., p.475-476.

³ *Idem, ibid.*, p.476-477.

⁴ LXXVIIIe in Montesquieu, *Œuvres complètes*, Paris : Seuil, 1964, 1119 p.
LXXVe in Montesquieu, *Lettres persanes*, Paris : Garnier, 2013, 492 p.

⁵ CADALSO, *Los Eruditos a la violeta*, Madrid :Aguilar, 1961 (Crisol), p.477.

4 – Nous ferions consister l'honneur de nos épouses dans le fait de se couvrir la pointe des pieds, tout en leur permettant de se découvrir la poitrine. Reproche qualifié de puéril¹.

Cadalso ne s'attarde pas sur la petite traîne que portaient les dames en montant en voiture ou en descendant pour dissimuler les jambes. D'autre part, c'est n'avoir jamais vu un portrait de dame de la noblesse d'Espagne si l'on ne sait pas que par rapport à la mode française, jusqu'au XVIIIe siècle, le décolleté était plus petit ou couvert par une fine guimpe.

6 – Nous n'aurions qu'un livre bon qui ridiculise tous les autres².

Montesquieu n'a pas daigné s'intéresser à la riche littérature espagnole des siècles passés et même à celle de sa propre époque. Il n'a jamais ouvert le chef-d'œuvre de Cervantes (1547-1616) dans lequel les amis de *Don Quichotte* expurgent (*escrutinio*) sa bibliothèque pour qu'il ne persiste pas dans sa folie. Mais ils ne détruisent que les romans de chevalerie mal écrits ou incohérents, ni *l'Amadis de Gaule* de Rodríguez de Montalvo, ni des ouvrages d'autres genres littéraires !

Certes, la série de griefs de Montesquieu, par son absence d'esprit critique et de connaissance de l'Espagne, enlève toute crédibilité à ces assertions, inspirées par la "légende noire", fabriquée au XVIIe siècle par les Anglais, les Français et les Hollandais, trois puissances ennemies de l'Espagne. Inexactitude et confusion font le reste. Le sage qui a écrit la lettre à son fils conclut (nous traduisons) :

*"Avec cela, tu sauras le danger qu'il y a de parler d'un pays étranger sans l'avoir vu, même quand on possède un grand talent, un jugement solide, une profonde érudition et une figure respectable dans la République du Droit et des Lettres"*³.

Cadalso, homme d'honneur qui a choisi la carrière des armes, sans doute offensé par le mépris de l'auteur français pour la chose hispanique et lassé des compilations et des écrits de seconde main dont il a été question plus haut, ne dévoile-t-il pas que parmi les

¹ *Idem, ibid.*, p.479.

² CADALSO, *Los Eruditos a la violeta*. Madrid :Aguilar, 1961 (Crisol), p.480.

³ *Idem, ibid.*, p.481.

Erudits à l'eau de rose, Montesquieu occuperait une place de choix ?¹. En tout cas, le siècle est à la dispute. Comme avait dit Feijóo : "*Nous vivons réciproquement scandalisés*"².

- Que doit l'Espagne des Lumières à Feijóo et à Cadalso ?

Parce que Feijóo réagissait à l'actualité au nom de la raison, de l'utilité et avant tout de la liberté d'esprit, il a joué un rôle pédagogique à travers les centaines de lettres écrites au long de trente-cinq années. Il a martelé l'idée du progrès en tournant le dos à la routine. L'Espagne a appris à penser autrement avec un innovateur qui, dans chacun de ses écrits, s'affiche à la fois comme chrétien et homme libre. Feijóo a ouvert la voie en de nombreux domaines et remodelé l'opinion des personnes cultivées. A partir de 1785 par exemple, apparaîtra une floraison d'ouvrages sur l'agriculture. Feijóo a été l'inspirateur des entreprises dans lesquelles se sont lancés les ministres de Ferdinand VI et de Charles III³. . Feijóo a préparé le renouveau qu'a connu l'Espagne à sa mort, dans le quart de siècle de 1764 à 1788. . Feijóo a été le père de la *Ilustración*, bien qu'il n'en n'ait pas été le représentant.

Cadalso, admirateur de Feijóo, de la France et de ses écrivains, est la grande figure des Lumières en Espagne. Il a été heurté par certains écrits français dont les auteurs ne prenaient pas en compte, pour se faire une opinion, la situation difficile de l'Espagne et

¹ MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, CV, où il parle des journaux littéraires : "*On est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart d'heure*", ed. Garnier, 2013, p.292 ; ed. du Seuil, lettre CVIII, p.119.

² FEIJÓO, *Teatro crítico*, IV, 1, § 23 "*Virtud aparente*". Rappelé par Gaspard Delpy, p.370. *L'Espagne et l'esprit européen. L'œuvre de Feijóo*, Paris : Hachette, 1936, 389 p. "*Los Hombres vivimos recíprocamente escandalizados unos de otros*".

³ Par exemple le comte de Campomanes (1723-1803), avocat devenu ministre en 1762, voulut remettre en activité l'industrie en important des matières premières, l'agriculture (blé) en distribuant des terres, en organisant l'irrigation (1775). Quand le comte Pedro de Aranda (1718-1799) devint ministre, il accomplit les premières suppressions de friches (*baldfios*). Il confia à Pablo de Olavide, créole péruvien (1725-1803), juriste et théologien qui fréquenta les "philosophes" à Paris de 1757 à 1765, la "colonisation" de la sierra Morena. De 1769 à 1773, il s'installe dans la montagne et c'est un succès (la Carolina existe encore). Il avait rédigé aussi un plan de réforme de l'Université en 1766, et un autre sur la réforme agraire en 1768. Mais son train de vie et sa réputation d'impiété le firent condamner par l'Inquisition en 1798. Il s'échappa en France et ne revint que vingt ans après. Plus tard, Gaspard Melchor de Jovellanos (1744-1811) s'occupera de l'Agriculture et le comte François de Cabarrus (1752-1810) des Finances.

ignoraient tout de la culture hispanique. Dans les *Erudits à l'eau de rose*, satire spirituelle qui lui a survécu, il a riposté sans méchanceté à des sarcasmes mal venus. Dans son œuvre capitale, les *Lettres marocaines*, essai sous forme de lettres et non de roman, Cadalso brosse un vaste tableau de l'Espagne et de la décadence due aux guerres. Il convainc par des scènes frappantes qu'il met sous nos yeux d'un style alerte, laissant le lecteur tirer lui-même un enseignement. Plus que des mesures matérielles, en train d'être prises quand il écrit, c'est par l'éducation qu'il attend une évolution dans le comportement des Espagnols, contre la culture superficielle des petits maîtres et contre la routine dans le peuple. Les études, comme celles de l'histoire, doivent être développées. C'est donc sur un effort intérieur ou intellectuel qu'il compte. Sa confiance en l'homme et dans le progrès tempèrent son scepticisme et même son pessimisme. La pensée énergique de Cadalso, servie par le style élégant des *Lettres marocaines* et leurs récits animés, a fait de cet auteur un classique, encore lu aujourd'hui en Espagne. Par son regard tourné vers l'Europe et son indépendance d'esprit, il a écrit une œuvre d'une pénétration unique en Espagne au XVIIIe siècle.

- Après avoir vu Charles III et ses ministres commencer à mettre en œuvre les suggestions des réformateurs, on peut se demander comment les idées des Lumières n'ont pas vraiment abouti en Espagne.

Certes, tous les partisans des Lumières veulent réformer la société, l'économie et les façons de vivre. Mais d'après les ministres, l'initiative des réformes doit rester aux autorités. Comme les ministres ne sont pas allés au bout de leurs réformes – ils ont corrigé des abus mais non touché aux institutions (Mesta, corporations) – ils se sont heurtés à nombre de critiques. D'abord d'une partie de l'aristocratie qui n'avait pas plus accepté la correction de certains abus que l'arrivée des Bourbons. Ensuite, la résistance d'un patriotisme exclusif issu du peuple, qui n'accepte pas le prix à payer pour les réformes, car le peuple vit encore dans une grande pauvreté. En général l'Eglise – qui compte seulement 150 000 membres environ – appuie les réformateurs à travers le haut clergé et pour tirer le peuple de la famine, recourt à des œuvres caritatives. Mais le bas clergé, concentré dans les villes, dont l'ignorance a été critiquée par les penseurs des Lumières, est loin de constituer un appui pour le gouvernement.

Voici quelques exemples sur lesquels s'est cristallisé le mécontentement.

1) En 1765, après vingt-huit années de disputes politico-littéraires, le gouvernement interdit un type de théâtre dont raffolait la Cour et le peuple, dans lequel

avait excellé Calderón de la Barca (1600-1681), le drame sacré (*auto sacramental*). Ce théâtre, en un acte en vers, exposait des questions de foi, spécialement sur l'eucharistie, au moyen d'allégories habillées en costumes de Cour. Les représentations se terminaient par le chant du *Tantum ergo*, se passaient sur des estrades roulantes installées sur la place publique, lieu qui n'a plus paru comme le mieux approprié au recueillement. Tout à coup, les gouvernants ont dénoncé le caractère blasphématoire et le mauvais goût de ce théâtre pluriséculaire et l'ont interdit.

2) En 1766, le gouvernement se heurte à un autre problème. Il veut que les Espagnols portent des tenues plus pratiques pour la vie quotidienne et pour travailler : plus de chapeaux à large bord, plus de cape aux longs plis, si commode la nuit pour les nobles qui se dissimulent le visage quand ils cherchent l'aventure ou pour les voleurs qui cachent là leurs larcins. Mais tous les Espagnols ne veulent pas de la veste longue de l'habit à la française, ni du tricorne, car étrangers. Comme le ministre qui impose cette réforme est italien, voilà un prétexte pour se soulever. C'est le *Motín de Esquihache* qui se répand dans le centre et l'est de l'Espagne, causant des morts et des blessés après avoir menacé le roi Charles III accouru au balcon de son palais.

3) Autre exemple, le désaccord entre esprits éclairés et tenants d'une tradition barbare, la course de taureaux, ancien exercice des nobles pour montrer leur force, leur adresse dans l'art équestre et le maniement des armes. Dans la version la plus élégante, les autres relevant du carnage, le seigneur affrontait, à cheval, le taureau pour lui planter dans la nuque un dard (*rejón*) qui se cassait et devait foudroyer le taureau. Cela supposait une acrobatie équestre pour immédiatement éloigner le cheval, afin de le soustraire au taureau.

- Au XVIIIe siècle, aristocratie et peuple se retrouvent en ce domaine dans une réaction sous forme de "tradition nationale". Les nobles ayant abandonné la course, le peuple prend la relève. L'homme (*majo*¹), combat à pied avec une épée, dans un costume chamarré : boléro de couleur vive, escarpins, cheveux serrés dans une résille. Sans doute pour son côté esthétique (*majo* : joli garçon insolent des faubourgs), les nobles empruntent ce costume du peuple pour certaines fêtes dès le début du siècle. Ainsi est vêtu le jeune aristocrate décrit par Cadalso dans sa lettre VII que nous avons traduite plus haut, cheveux serrés dans une résille (objet honni par les hommes des Lumières car les cheveux sont mal entretenus, sales, plein de poux...), boléro ajusté très orné. Bref, le costume que l'on voit

¹ *Diccionario de Autoridades* (1732) : "Homme qui affecte hardiesse et vaillance, en action ou en parole, vivant dans les faubourgs de Madrid".

encore aujourd'hui sur le *matador*. Ainsi habillés, les aristocrates allaient s'encanailler dans les spectacles de chants et de danse (*flamenco*) où se mêlent les gitans. Ces divertissements andalous dont parle déjà Pline l'Ancien, auteur latin, n'ont en effet rien d'étranger.

Bref, au XVIIIe siècle, l'exaltation des traditions, si honnie des hommes des Lumières, est en train de fabriquer ce que détestèrent les penseurs de progrès au XIXe siècle jusqu'à la Génération de 1898, ce que le poète Antonio Machado, mort à Collioure en 1939, appellera avec mépris *La España de charanga y pandereta*¹, "*l'Espagne de pacotille*" qui se met en place au XIXe siècle, avant "*l'Espagne pour les touristes*" au XXe siècle.

Le mouvement des Lumières commencé sur des idées logiques, ne donnera des résultats heureux que dans le dernier quart du XVIIIe siècle, jusqu'à la mort de Charles III², mais six mois plus tard, la Révolution française éclatait. Les Français qui venaient pour se réfugier n'étaient pas les bienvenus. Les malheurs de l'Espagne allaient s'enchaîner de nouveau.

¹ MACHADO (Antonio), 1875-1939, *campos de Castilla* (1901-1917), *Poesías completas*. Madrid : Espasa Calpe (Austral), n° 149, p.155 : "*L'Espagne de la fanfare et du tambourin*".

² Sur la littérature espagnole au XVIIIe siècle, voir, outre la thèse de G. DELPY déjà citée, p.20, celle de Jean SARRAILH, *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIIIe siècle*, Paris : Klincksieck, 1961, 780 p. RICO (Francisco), *Historia y Crítica de la literatura española*, IV, *Ilustración y Neoclasicismo* de José Miguel CASO GONZÁLEZ, Barcelona : Critica, 1983.